



Sous la direction de  
**DANIEL DUMOUCHEL**  
et **CHRISTIAN LEDUC**

# LES ISMES ET CATÉGORIES HISTORIOGRAPHIQUES

FORMATION ET USAGE À L'ÉPOQUE MODERNE



AVEC LES CONTRIBUTIONS DE  
Josiane Boulad-Ayoub, Maxime Cartron, Frédéric Charbonneau,  
Aurélien Chukurian, Miranu Craciunescu, Angela Ferraro,  
Scott Francis, Arthur Friedli, Sylvia Giocanti, Pierre Girard,  
Claude La Charité, Didier Ottaviani, Marie-Frédérique Pellegrin,  
Mitia Rioux-Beaulne, Maude Vanhaelen, Catherine Volpilhac-Auger







LES ISMES ET CATÉGORIES  
HISTORIOGRAPHIQUES.  
FORMATION ET USAGE À L'ÉPOQUE MODERNE

## COLLECTION MERCURE DU NORD

La collection « Mercure du Nord » se veut le point de rencontre des chemins multiples arpentés par la philosophie de concert avec les sciences humaines et sociales, l'économie politique ou les théories de la communication.

La collection est ouverte et se propose de diffuser largement des écrits qui apporteront une nouvelle texture aux défis majeurs d'aujourd'hui, passés au crible d'une nouvelle réflexivité : rouvrir en profondeur le débat sur le mégacapitalisme, sur la marchandisation et la médiatisation mondiales et tenter d'esquisser les contours d'une mondialisation alternative.

La collection ne saurait atteindre son but qu'en accueillant des textes qui se penchent sur l'histoire sans laquelle les concepts véhiculés par notre temps seraient inintelligibles, montrant dans les pensées nouvelles les infléchissements d'un long héritage.

### Titres parus

Rousseau Anticipateur-retardataire.

Les grandes figures du monde moderne.

L'autre de la technique.

Comment l'esprit vint à l'homme ou l'aventure de la liberté.

L'éclatement de la Yougoslavie de Tito. Désintégration d'une fédération et guerres inter-ethniques.

Kosovo : les Mémoires qui tuent.

La guerre vue sur Internet.

Charles Taylor, penseur de la pluralité.

Mondialisation : perspectives philosophiques.

La Renaissance, hier et aujourd'hui.

La philosophie morale et politique de Charles Taylor.

Analyse et dynamique. Études sur l'œuvre de d'Alembert.

Le discours antireligieux au XVIII<sup>e</sup> siècle Du curé Meslier au Marquis de Sade.

Enjeux philosophiques de la guerre, de la paix et du terrorisme.

Souverainetés en crise.

Une éthique sans point de vue moral. La pensée éthique de Bernard Williams.

L'antimilitarisme : idéologie et utopie.

La démocratie, c'est le mal.

Michel Foucault et le contrôle social.

Tableaux de Kyoto. Images du Japon 1994-2004.

La révolution cartésienne.

Aux fondements théoriques de la représentation politique.

John Rawls. Droits de l'homme et justice politique.

Les signes de la justice et de la loi dans les arts.

Matérialismes des Modernes. Nature et mœurs.

Philosophies de la connaissance.

La vision nouvelle de la société dans l'Encyclopédie méthodique. Volume I Jurisprudence

La vision nouvelle de la société dans l'Encyclopédie méthodique. Volume II Assemblée constituante

Voir: <http://www.pulaval.com/collection/mercure-nord-42.html>

Sous la direction de  
Daniel Dumouchel et Christian Leduc

LES ISMES ET CATÉGORIES  
HISTORIOGRAPHIQUES.  
FORMATION ET USAGE À L'ÉPOQUE MODERNE



**AVEC LES CONTRIBUTIONS DE**

*Josiane Boulad-Ayoub, Maxime Cartron, Frédéric Charbonneau,  
Aurélien Chukurian, Miranu Craciunescu, Angela Ferraro,  
Scott Francis, Arthur Friedli, Sylvia Giocanti, Pierre Girard,  
Claude La Charité, Didier Ottaviani,  
Marie-Frédérique Pellegrin, Mitia Rioux-Beaulne,  
Maude Vanhaelen, Catherine Volpilhac-Auger*

Financé par le gouvernement du Canada  
Funded by the Government of Canada

| **Canada**

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.  
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

**SODEC**

Québec

Maquette de couverture : Laurie Patry  
Mise en page : Josiane Boulad-Ayoub

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 2021  
ISBN : 978-2-7637-5418-5  
ISBN PDF : 9782763754192

Les Presses de l'Université Laval  
[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

## INTRODUCTION



**L**es catégories historiographiques pourraient se comparer de prime abord aux termes généraux du langage ordinaire qui ont principalement deux fonctions :

- 1) Abréger les pensées, les faits et les pratiques de manière à ne retenir que quelques traits relatifs à une période, à une doctrine, à un groupe d'individus, etc.
- 2) Comparer ou opposer des cas ou occurrences selon ces classifications générales.

Les deux caractéristiques semblent au départ s'appliquer à toutes les catégories: le libéralisme désigne les pensées politiques prônant les diverses formes de liberté et se distingue alors d'autres idéologies, comme l'autoritarisme ou l'absolutisme ; le baroque renvoie à des œuvres littéraires ou artistiques partageant des particularités esthétiques qui le différencie alors du maniérisme ou du rococo ; le matérialisme est une dénomination générale exprimant des doctrines qui trouvent un fondement métaphysique, politique ou moral dans les déterminations de la matière et qui l'opposerait par la même occasion au spiritualisme, à l'idéalisme ou au dualisme. Ainsi, les catégories historiographiques, dont les termes en ismes semblent les plus abondants, auraient une place importante à prendre dans les disciplines historiques en tant qu'elles permettent, de manière provisoire ou pérenne, de classer, de comparer ou d'opposer des occurrences théoriques, pratiques, artistiques, institutionnelles, etc. Leur usage plus que répandu en histoire, en littérature, en histoire de l'art ou en philosophie témoignerait d'emblée d'une portée qui surpasse manifestement les problèmes qu'on a pu y déceler.

Une spécificité de telles catégories par rapport à d'autres sortes de dénominations est qu'il est la plupart du temps possible d'en retrouver le contexte précis d'énonciation initiale. C'est même l'une des tâches de l'historien que de montrer à quelle période et dans quelles conditions un terme de ce type fut pour la première fois forgé et de décrire la manière dont celui-ci évolua, se diversifia, voire disparut. Par ailleurs, il importe de faire une distinction nette entre les catégories immanentes qui émergent au moment où un mouvement, un évènement ou une pensée est en train de se former et celles qui ont été subséquemment introduites dans la réception et l'interprétation<sup>1</sup>. Parmi ces premières, on compte des cas évidents comme les termes scepticisme ou éclectisme qui remontent à l'Antiquité, tandis que des exemples connus de catégorisations plus tardives sont celles de rationalisme ou de classicisme, élaborées au XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner des courants du XVII<sup>e</sup> siècle. Quelle qu'en soit l'origine, il s'agit toujours de rendre compte des raisons pour lesquelles une dénomination s'est imposée et quelles en sont les conséquences. L'étude des mutations qu'ont subies ces termes selon les lieux ou les moments fait aussi partie du travail de la recherche historique : par exemple, si aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'empirisme réfère à une approche médicale qui en demeure à la description des symptômes des maladies sans en rechercher les causes, ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle qu'il exprime une doctrine philosophique faisant reposer la connaissance humaine sur l'expérience. On peut à l'évidence aussi compter les nombreuses évolutions des termes romantisme, féminisme ou humanisme

---

1. À cet égard, Jean-Pierre Cavaillé fait une différenciation utile entre les termes endogènes qui sont tirés des sources elles-mêmes et les termes exogènes qui proviennent de discours plus contemporains : « Pour un usage critique des catégories en histoire », *Faire des sciences sociales. Critiquer*, dir. par P. Haag et C. Lemieux, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2012, p. 122.

qui sont bien connus et qu'on peut difficilement assimiler à une même signification.

Cependant, on fait remarquer à raison que l'apparition et le développement de ces catégories sont souvent masqués et que les chercheurs œuvrant dans les disciplines historiques ou contemporaines en sont même parfois ignorants<sup>2</sup>. Leur usage est ainsi irréfléchi et se base sur une conception partielle qui semblerait considérer qu'il s'agit d'outils non seulement nécessaires à l'étude des mouvements, des événements et des doctrines, mais que les classements ainsi appliqués reflètent adéquatement des appartenances à des groupes d'idées ou d'objets. Certaines disciplines, comme l'histoire de l'art, la philosophie et l'histoire des idéologies sociales et politiques, paraissent des lieux particulièrement féconds d'une telle réification des nomenclatures<sup>3</sup>. Par exemple, en histoire de la philosophie, on ne compte plus les études qui examinent les doctrines idéalistes. Si Kant, pour sa part, se revendique d'une telle appartenance, d'autres n'en font pas usage, du moins jamais pour identifier leurs propres principes métaphysiques ou épistémologiques. Il s'agit cependant d'un présupposé théorique sur lequel se basent de nombreux commentaires. Dans certains cas, l'inclusion ou non d'un auteur ou d'une œuvre sous une catégorie constitue même l'objet principal de discussions entre chercheurs<sup>4</sup>.

---

2. Boschetti, Anna, *Ismes. Du réalisme au postmodernisme*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

3. Pour une étude sur l'usage des ismes en études politiques et internationales : Lake, David A. « Why « isms » Are Evil : Theory, Epistemology, and Academic Sects as Impediments to Understanding and Progress » *International Studies Quarterly*, 55/2, 2011, p. 465-80.

4. Dans une entrée récente de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Paul Guyer et Rolf-Peter Horstmann incluent sous cette désignation un nombre considérable d'auteurs, comme Descartes, Leibniz, Berkeley ou

De cette manière, on pourrait refuser l'emploi de catégories et termes en ismes pour éviter une possible dissimulation non seulement de leur origine, mais aussi de fonctions épistémiques et pratiques délétères. On note régulièrement que les catégories ont été établies soit dans un contexte polémique qui est grandement dépréciatif à l'égard des objets visés – les mouvements artistiques furent souvent nommés au départ par des adversaires – soit par reconstruction a posteriori qui simplifie plus que ne décrit adéquatement ce dont il est question – le vocable athéisme en étant un bon exemple. Parmi ceux qui proposent de dépasser les catégories historiographiques se trouve bien entendu Arthur Lovejoy qui fut l'un des fondateurs de l'histoire des idées dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Il est bien connu que Lovejoy identifie les idées comme nouvel objet d'investigation historique et dont il a fourni les principales caractéristiques. D'après lui, l'une des raisons pour lesquelles les idées devraient constituer le véritable sujet de l'historien de la pensée est qu'elles permettent entre autres choses de rendre compte des termes en ismes qui sont des énoncés complexes qu'il faut dès lors rapporter à ces unités du discours. En ce sens, les ismes sont la matière initiale de l'historien, et non son outil principal ou l'aboutissement de son travail<sup>5</sup>. Par une approche distincte et qui s'est maintenant imposée dans les sciences sociales et de la culture, Michel Foucault propose une analyse du champ discursif, notamment en examinant les énoncés et les formations des discours, de manière à « remettre en question [l]es synthèses toutes faites,

---

Hume, même si ceux-ci ne l'utilisent pas pour discuter de leurs positions théoriques : « Idealism », revised version 2021. Il est à noter que le terme idéalisme renvoie au xvii<sup>e</sup> siècle, en particulier chez Leibniz, à la théorie platonicienne des formes intelligibles, et non à une approche qui donne une prédominance aux contenus de l'esprit par rapport aux objets de la réalité.

5. Lovejoy, A, *The Great Chain of Being. A Study of the History of an Idea* [1936], Cambridge (Mass), Harvard University Press, 1964, p. 6-7.

ces groupements que d'ordinaire on admet avant tout examen, ces liens dont la validité est reconnue d'entrée de jeu »<sup>6</sup>. En cherchant des unités discursives dans la discontinuité et dans le rapport de l'énoncé à la pratique, Foucault paraît à l'évidence condamner l'emploi non critique de catégorisations historiques. Pour sa part, Pierre Bourdieu a voulu montrer l'ancrage nécessairement socioculturel de la désignation des mouvements littéraires et artistiques. Les positions de pouvoirs et les conflits sociaux et culturels doivent être pris en considération quand vient le temps d'examiner la formation et les usages de classements symboliques<sup>7</sup>. De manière générale, la sociologie de la connaissance, l'histoire sociale et l'histoire des idées, pour ne nommer que les principaux domaines, semblent avoir eu tendance à marquer les défauts des catégories historiographiques parce qu'elles feraient fi de la diversité des savoirs et des pratiques : un terme en isme explique un objet d'après des normes d'homogénéité, d'évolution et de classification, mais au détriment du pluralisme et de la particularité des contextes historiques.

Il est par ailleurs à noter que ces nomenclatures prennent souvent racine dans l'enseignement secondaire ou supérieur, et tendent à se répercuter par la suite dans la recherche. Ayant hérité d'une formation fortement marquée par les grandes

---

6. Foucault, M. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 32.

7. Bourdieu, P., *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979 ; *Sur Manet. Une révolution symbolique*, Paris, Seuil, 2013. Anna Boschetti s'inspire directement de l'approche de Bourdieu pour son travail sur les mouvements artistiques : « Or l'historicisation des conditions sociales de possibilité des formes symboliques est le principal moyen dont nous disposons pour lutter contre les erreurs et les cécités qu'entraîne toute forme d'amnésie de la genèse et pour rendre possible un progrès dans la connaissance des processus historiques », Boschetti, *Ismes. Du réalisme au postmodernisme*, 2014, p. 9.

dénominations doctrinales ou historiques, le chercheur, de manière plus ou moins inconsciente, reproduit certainement des acquis dans l'élaboration de ses travaux. En outre, il semble que certains classements se conservent dans l'enseignement supérieur de manière plus ou moins intacte à travers le temps. On peut prendre pour exemples les très influents *Cours de philosophie* de Victor Cousin qui, même s'ils ont été lus dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et ne constituent plus nécessairement une référence historiographique fiable, teintent encore aujourd'hui la façon dont l'histoire de la philosophie moderne est enseignée en France, mais aussi ailleurs<sup>8</sup>.

En même temps, une fois que l'histoire des formations épistémiques, pratiques, pédagogiques et sociales des catégories a été produite, cela signifie-t-il que ces dernières n'ont plus de fonctions dans les disciplines historiques? Doit-on considérer que l'emploi qu'on en fait dans l'enseignement mais aussi dans la recherche n'a pas de valeur explicative ou heuristique? Comme le soutient Jean-Pierre Cavaillé, il semble au contraire que les termes catégoriques soient constitutifs, d'une certaine manière, de toute approche historique, puisque « [...] les désignations polémiques nous font appréhender de manière concrète et empirique la dynamique des conflits sociaux, culturels et

---

8. Il est maintenant courant de faire remarquer qu'à la suite de Kant et Hegel, Victor Cousin démarque les pensées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles à l'aune de la division entre l'empirisme, d'une part, et de l'idéalisme, de l'autre. En témoigne le passage suivant : « L'idéalisme est cette philosophie qui, frappée de la réalité, de la fécondité et de l'indépendance de la pensée, de ses lois, et des idées qui lui sont inhérentes, concentre toute son attention sur ces idées, et y voit les principes de toutes choses. L'idéalisme est tout aussi vrai, et il était aussi nécessaire que l'empirisme. Sans l'empirisme vous n'auriez jamais su tout ce qui est contenu dans le sein de la sensation ; sans l'idéalisme vous n'auriez jamais connu la puissance propre de la pensée », *Cours de philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Bruxelles, Vandooren, 1830, p. 309-310.

idéologiques [...] »<sup>9</sup>. Bien que plusieurs de ces désignations soient formées a posteriori, d'autres ont bel et bien émergé dans des époques données. Il paraît même difficile d'envisager une recherche historique sans les faire intervenir de façon plus ou moins déterminante. Reinhart Koselleck, qui participa au projet des *Geschichtliche Grundbegriffe* visant à élaborer un dictionnaire des concepts fondamentaux de l'histoire en Allemagne<sup>10</sup>, indique d'ailleurs une fonction spécifique des termes en ismes : d'après lui, ces notions permettent d'exprimer, de manière contemporaine ou postérieure, un ordre futur souhaité<sup>11</sup>. Les exemples qu'il fournit sont de nature sociopolitique, tels le libéralisme, le socialisme ou le conservatisme, mais il n'est pas non plus impossible de considérer que des termes théoriques ou artistiques aient un rôle similaire à jouer pour l'auteur qui le forge ou l'historien qui l'examine. Un isme énoncerait ainsi un possible auquel on s'oppose, ou qu'on cautionne. L'historiographie ouvre constamment de nouvelles perspectives et il semble assez évident que les catégories peuvent jouer un rôle. Par exemple dans la réhabilitation de *minores* au sein du discours plus communément admis : marquer l'appartenance ou l'opposition d'une pensée peu documentée par rapport à des classifications dominantes est très certainement utile à leur remise en valeur. Sans retourner

9. Cavaillé, « Pour un usage critique des catégories en histoire », 2012, p. 123-124.

10. Brunner, O., Conze, W, et Koselleck, R., *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 1972-1997. Il existe plusieurs ouvrages qui tentent de manière plus ou moins complète de répertorier les catégories fondamentales relatives à un ou divers domaines. Notons deux tentatives récentes : Goldwad, A., *'Isms and 'Ologies: All the Movements, Ideologies, and Doctrines that have shaped our World*, New York, Vintage, 2007 ; Jolibert, B., *De l'usage des mots en « -isme » en philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2014.

11. Koselleck, R., *Futures Past: On the Semantics of Historical Time*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 80.

à un usage crédule et non critique de ces termes, le travail de l'historien, du littéraire ou du philosophe peut sans aucun doute les intégrer de manière féconde, sans en dissimuler l'origine et l'évolution, mais en les prenant dans des contextes concrets d'énonciation et de production.

Le présent ouvrage vise à contribuer à l'étude critique des catégories historiographiques et des notions en isme en s'attardant à l'époque moderne (xvi<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles). Si des travaux similaires ont été produits pour l'époque médiévale<sup>12</sup> et pour le xix<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, des lacunes importantes demeurent pour ce qui concerne la compréhension de la période allant de la Renaissance jusqu'à la Révolution française. Pourtant, il s'agit d'un moment clef de l'histoire européenne pendant laquelle nombre de ces notions apparaissent ou pour laquelle l'historiographie en a fait un emploi abondant. Les contributions du volume s'attardent ainsi à des catégories centrales comme l'humanisme, l'éclectisme ou le scepticisme qui sont caractéristiques de courants ou d'approches qui prirent leur origine ou furent grandement réorientés à l'époque moderne. Des chapitres s'intéressent à des ismes qui sont directement liés à un auteur et à une œuvre, comme le cartésianisme, de manière à en expliquer le bien-fondé et la portée. D'autres sont finalement consacrés à des catégorisations spécifiques à la période, comme les termes de modernité ou de Lumières. Il s'agit chaque fois d'examiner la valeur théorique ou historiographique par rapport à une origine ou des usages, et de déterminer de quelles manières elles contribuent à l'interprétation de l'histoire, de la littérature ou de la philosophie du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècles.

---

12. König-Pralong, C., *Médiévisme philosophique et raison moderne*, Paris, Vrin, 2016.

13. Geldsetzer, L., *Die Philosophie der Philosophiegeschichte im 19. Jahrhundert*, Meisenheim am Glan, Verlag Anton Hain, 1968.

Plusieurs contributions du volume ont d'abord fait l'objet d'une communication au colloque international *Les ismes et catégories historiographiques* organisé à l'Université de Montréal du 23 au 25 octobre 2019 par le Centre universitaire de recherche sur la première modernité (CIREM 16-18). L'événement a bénéficié du soutien financier du CIREM 16-18, de l'Université de Montréal, du LabEx COMOD de l'Université de Lyon et de la Chaire Ésope de philosophie. Nous remercions par ailleurs Josiane Boulad-Ayoub d'accueillir la publication dans la collection *Mercure du Nord* aux Presses de l'Université Laval et pour son aide dans la préparation de manuscrit. Des remerciements vont également à Patrice Lavergne pour son travail de mise en forme.

*Daniel Dumouchel*

*Christian Leduc*

Université de Montréal





# FIGURES





## LE PANTAGRUÉLISME EST-IL UN HUMANISME ?



Le titre de la présente étude se veut un écho à un récent article, « Le pantagruélisme est-il un paganisme ? »<sup>1</sup>, dans lequel Tristan Vigliano pose à nouveaux frais la question du rapport de Rabelais à l'évangélisme à partir de la notion de charité pour montrer que si Rabelais appartient bien à un milieu évangélique, qu'il utilise bien un vocabulaire évangélique et qu'il se réclame bien d'une foi évangélique, son pantagruélisme, en revanche, ne constitue pas une norme évangélique.

Nous voudrions proposer une enquête similaire sur le rapport de Rabelais à l'humanisme. Il ne s'agira pas de relever les différentes définitions que la fiction rabelaisienne donne du pantagruélisme au fil des œuvres, comme nous avons cherché à le faire à propos de la « gayeté d'esprit confite en mespris des choses fortuites »<sup>2</sup> du *Quart livre* en montrant qu'il s'agissait d'une forme de syncrétisme entre épicurisme et stoïcisme dans le sillage du *De contemptu rerum fortuitarum* (1520) de Guillaume Budé<sup>3</sup>.

Il s'agira plutôt de s'interroger sur la pertinence d'éclairer l'œuvre narrative et savante de Rabelais à la lumière de la catégorie historiographique de l'humanisme, apparue au cours

---

1. Vigliano, Tristan, « Le pantagruélisme est-il un paganisme ? », *Études rabelaisiennes*, t. LIV, 2015, p. 7-51.

2. Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 523.

3. La Charité, Claude, « Rabelais et le *De contemptu rerum fortuitarum* (1520) de Budé », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 108, n° 3, 2008, p. 515-527.

du XIX<sup>e</sup> siècle. Autrement dit, Rabelais était-il un humaniste et si oui, en fonction de quelle définition et de quels critères de l'humanisme ? Faut-il entendre l'humanisme au sens très large et peut-être trop inclusif de mouvement intellectuel se développant en Europe à la Renaissance ? Faut-il plutôt en restreindre la portée à une attitude philosophique qui tient l'homme pour la valeur suprême ? Participait-il de ce que Sartre a appelé l'humanisme classique qu'il opposait à l'humanisme existentialiste<sup>4</sup> ?

Dans un premier temps, nous évoquerons l'histoire de l'humanisme, le mot et la chose, en tentant d'établir l'état de la recherche sur la question en général et sur Rabelais et l'humanisme en particulier. Dans un deuxième temps, il s'agira de voir si l'œuvre de Rabelais pose l'homme en valeur suprême et si l'on trouve chez lui une définition essentialiste de l'homme. Enfin, dans un dernier temps, nous tenterons de voir comment les humanistes de la Renaissance et au premier chef Rabelais visent moins à définir ce qu'est l'homme qu'à rechercher la manière de devenir humain et la voie d'accès à l'*humanitas*.

### *L'humanisme, le mot et la chose*

Pour la suite de notre propos, nous nous appuyerons sur deux articles : d'une part, celui que Jean-Claude Margolin<sup>5</sup> a fait

4. Vu les limites du présent article, nous laisserons de côté la question de la complémentarité et de l'opposition que l'humanisme entretient avec deux autres catégories historiographiques avec lesquelles il forme une triade : la Réforme et la Renaissance, comme dans le titre de la revue lyonnaise *Réforme Humanisme Renaissance* publiée par l'association du même nom. Signalons simplement que l'une de ces catégories a fait l'objet les 19 et 20 novembre 2019 à l'Université Paris 8 Saint-Denis de journées d'études internationales intitulées *Renaissances : construction d'une catégorie historiographique (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*.

5. Margolin, Jean-Claude, « Humanisme : genèse et histoire d'un mot », *Les Humanistes et l'Antiquité grecque*, Paris, CNRS, 1989, p. 15-20.

paraître en 1989 et qui est le premier, à notre connaissance, à problématiser la notion et, d'autre part, la notice « Humanisme » d'Arlette Jouanna<sup>6</sup> dans *La France de la Renaissance* (2001), qui s'impose par sa concision autant que par son érudition.

Notons d'abord que la première occurrence du mot « humanisme » est largement postérieur à la Renaissance et daterait de 1760, dans une acception toutefois bien différente de celle de la catégorie historiographique qui nous requiert, à savoir « amour de l'humanité ». Ce n'est qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que le terme en viendra progressivement à désigner soit un mouvement lié à une période de l'histoire soit encore une attitude philosophique, le tout à la faveur de l'intérêt marqué de l'historiographie de l'époque pour la période de la Renaissance dont Jakob Burckhardt est sans doute le représentant le plus emblématique, sans être bien sûr le seul. L'apparition de cette catégorie au XIX<sup>e</sup> siècle fait qu'elle est souvent investie d'une dimension à la fois téléologique et anachronique. Téléologique, parce que l'humanisme de la Renaissance serait déjà porteur de l'idée de l'homme comme fin et comme valeur supérieure telle qu'on la trouve au XIX<sup>e</sup> siècle et, anachronique, en ce qu'une certaine conception politique de l'homme comme citoyen, propre au XVIII<sup>e</sup> siècle et, entre autres, à la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen se trouve alors parfois projetée rétrospectivement sur la Renaissance, pourtant profondément inégalitaire.

Prenons, à titre d'exemples, les deux premières définitions que donne le *Trésor de la langue française* dans sa plus récente version en ligne. La première définit l'humanisme dans son rapport au temps et comme période de l'histoire : « Mouvement intellectuel se développant en Europe à la Renaissance et qui,

---

6. Jouanna, Arlette, « Humanisme », *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2001, p. 875-876.

renouant avec la civilisation gréco-latine, manifeste un vif appétit critique de savoir, visant l'épanouissement de l'homme rendu ainsi plus humain par la culture »<sup>7</sup>. La deuxième définition assigne à l'humanisme, plutôt qu'une dimension chronologique, un contenu philosophique précis : « Attitude philosophique qui tient l'homme pour la valeur suprême et revendique pour chaque homme la possibilité d'épanouir librement son humanité, ses facultés proprement humaines »<sup>8</sup>.

Entre le mouvement intellectuel et l'attitude philosophique, il y aurait un lien implicite de causalité, l'humanisme de la Renaissance ouvrant nécessairement la voie à l'attitude philosophique dite humaniste par la recherche de l'épanouissement de l'homme, du moins dans la perspective héritée du XIX<sup>e</sup> siècle.

Par ailleurs, Jean-Claude Margolin souligne à juste titre une opposition entre deux visions de l'humanisme, l'une plus philologique, l'autre plus philosophique :

Débat qui peut se traduire par une opposition entre deux attitudes : celle des philologues et celle des philosophes. Les premiers ne voulant voir dans les '*humaniores litteræ*' que des questions de style, d'élégance de la langue, de rhétorique ; les seconds y introduisant une philosophie de l'homme<sup>9</sup>.

Enfin, Sartre, dans sa conférence de 1945, « L'existentialisme est un humanisme », oppose deux sens d'humanisme. Le premier correspond à ce qu'il appelle l'humanisme classique : « En réalité, le mot humanisme a deux sens très différents. Par humanisme on peut entendre une théorie qui prend l'homme comme fin

---

7. *Trésor de la langue française*, [<https://www.cnrtl.fr/definition/humanisme>].

8. *Idem*.

9. Margolin, Jean-Claude, « Humanisme : genèse et histoire d'un mot », p. 18.

et comme valeur supérieure »<sup>10</sup>. Il s'agit là d'une conception de l'humanisme qu'il rejette parce qu'elle repose à son sens sur une définition essentialiste de l'homme. Il lui préfère un humanisme qu'il qualifie d'existentialiste :

Mais il y a un autre sens de l'humanisme, qui signifie au fond ceci : l'homme est constamment hors de lui-même, c'est en se projetant et en se perdant hors de lui qu'il fait exister l'homme et, d'autre part, c'est en poursuivant des buts transcendants qu'il peut exister ; l'homme étant ce dépassement et ne saisissant les objets que par rapport à ce dépassement, est au cœur, au centre de ce dépassement<sup>11</sup>.

En somme, il y aurait au moins cinq grandes définitions de l'humanisme, l'une fondée sur la chronologie, une autre sur une certaine attitude philosophique faisant de l'homme la valeur suprême, une autre encore faisant de l'humanisme une posture philologique dénuée de tout contenu philosophique, une quatrième, l'humanisme classique, fondée sur une définition essentialiste de l'homme et une dernière, l'humanisme existentialiste, liée à l'indétermination de l'être.

Si maintenant l'on cherche à voir ce qu'il en est des travaux sur Rabelais et l'humanisme, force est de constater que, le plus souvent, l'auteur de *Pantagruel* et *Gargantua* est envisagé comme humaniste dans le sens premier, c'est-à-dire comme un individu qui participe au mouvement intellectuel propre à la Renaissance, comme un homme représentatif de son temps en somme, sans que soit explicité ce en quoi il est emblématique de la période. Par ailleurs, on constate une tendance à adjoindre à la notion d'humanisme un qualificatif qui vient en préciser la portée. Prenons trois exemples significatifs. Évoquons d'abord le livre de Madeleine Lazard, intitulé *Rabelais l'humaniste*. Publié en 1993,

---

10. Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme* [1945], Paris, Gallimard, 1996, p. 74.

11. *Ibid.*, p. 76.

il s'agit de la version revue et augmentée d'un « Que-sais-je ? » publié en 1979 sous un autre titre : *Rabelais et la Renaissance*<sup>12</sup>. Ce changement de titre est en soi révélateur du caractère quasi interchangeable d'humanisme et Renaissance. Au reste, dans les rééditions de *Rabelais l'humaniste*, l'apposition « l'humaniste » sera abandonnée<sup>13</sup>. Et il est vrai que l'humanisme occupe une place tout à fait marginale dans ce livre. Tout au plus apparaît-il dans la section « L'évangélisme rabelaisien » du chap. VIII où Madeleine Lazard écrit : « Rabelais témoigne du [...] désir d'instaurer un humanisme chrétien »<sup>14</sup>. Elle reprend cette notion d'humanisme chrétien à Lucien Febvre et à Michael A. Screech. Son utilisation ici n'aide guère cependant à éclairer la notion d'humanisme en elle-même et semble une coquille vide susceptible d'adopter tous les contenus, l'humanisme chrétien étant à comprendre comme la pensée du XVI<sup>e</sup> siècle sur le christianisme, beaucoup plus que comme une attitude philosophique faisant de l'homme la valeur suprême. Au reste, l'humanisme chrétien entretient un rapport problématique sinon inexistant à l'Antiquité gréco-latine, dans la mesure où il prétend renouer avec l'origine du christianisme qui est plus hébraïque que gréco-latine, même si le christianisme a parfois tendu à se présenter comme l'aboutissement de la philosophie grecque et bien que le Nouveau Testament soit rédigé en grec tardif.

Prenons comme deuxième exemple le livre *Rabelais et l'humanisme civil* publié par Diane Desrosiers en 1992<sup>15</sup>. Le titre

12. Lazard, Madeleine, *Rabelais et la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », n° 1767, 1979.

13. Lazard, Madeleine, *Rabelais*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2012.

14. Lazard, Madeleine, *Rabelais l'humaniste*, Paris, Hachette, 1993, p. 231.

15. Desrosiers, Diane, *Rabelais l'humanisme civil*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », t. XVII, 1992.